

rents trouva non seulement un reste de chaleur animale, mais encore les couleurs naturelles des joues qui, en certains moments, changeaient de place. Du reste, point d'autres signes de vie. Les médecins les plus renommés n'ont pu encore trouver le mot de cette énigme.

— — —
LE KNOT.
CHAPITRE 12.
SUIVE.

Trois corps polonais formant un ensemble de dix mille hommes d'environ trente pièces de canon entrèrent successivement et à peu d'intervalle en Lithuanie. L'un d'eux, pénétrant dans l'immense forêt de Bialowiez, vint déboucher dans les environs des domaines du comte, avec lequel il communiqua tout aussitôt. L'arrivée des troupes polonaises ranima l'espérance dans tous les cœurs et fit naître dans le pays le plus vif enthousiasme. La vue de l'artillerie surtout excita d'inconcevables transports : les paysans se pressaient autour des pièces de canon, les touchaient avec respect ou les embrassaient même avec des cris de joie et des gestes de menaces et de défi. On ne craignait plus rien, on voulait marcher à l'ennemi, et d'avance on saluait la victoire, comme si maintenant on la tenait enchaînée sous ses drapeaux. Et il est permis de croire que si la grande armée polonaise avait pu soutenir et cette première expédition et le mouvement insurrectionnel qui sillonnait alors toute la Lithuanie, la Pologne peut-être se fût assurée une destinée meilleure. Mais que pouvait faire un corps détaché qui se portait en avant lorsque l'armée elle-même, après une bataille meurtrière, se mettait en retraite et se retirait sur Varsovie ? Le comte, avec le coup-d'œil d'un ancien militaire, comprit bientôt à quelles déceptions nouvelles il fallait se préparer. Elles ne se firent pas attendre. La brigade qui s'était un moment arrêtée dans les environs du château de Bialewski, reçut l'ordre de se rendre à marches forcées en Samogitie pour se réunir aux deux autres corps qui l'avaient précédée et qui avaient obtenu déjà quelques succès contre les Russes. La division tout entière devait se porter sur Wilna et l'enlever de vive force. Malheureusement la jalousie vint se glisser parmi les trois généraux qui commandaient les troupes polonaises : le temps se perdit en de vains débats ; et lorsque l'union seule et le plus grand ensemble dans tous les mouvements eussent permis de tenir les Russes en échec, la discorde vint tout perdre et précipiter le plus triste des dénouements. L'ennemi d'abord couvert Wilna, repoussa les attaques désespérées et mal conduites de l'armée polonaise qui combattait cependant avec un courage héroïque, et prolongeant ses lignes en chassant devant lui ces corps démoralisés, il les accabla bientôt aux frontières prussiennes. Une partie des Polonais, trahis ou abandonnés par leurs chefs, livrèrent, en pleurant de rage, leurs armes aux soldats prussiens ; une autre partie combat avec désespoir, repousse un moment l'ennemi, et rapellent à grands cris leurs camarades désarmés ; ceux-ci, déjà prisonniers des Prussiens, ébranlés par l'intrépidité de leurs frères, qui font toujours face à l'ennemi, combattent et meurent en héros, ne peuvent soutenir ce spectacle, ils écartent avec fureur les soldats chargés de les maintenir, reprennent leurs armes, et franchissant le fossé qui marque la frontière, volent au secours de leurs compagnons. En vain les indignes chefs qui les ont livrés veulent les contenir en interposant leur autorité. La plupart n'écoutent rien, et préfèrent la mort à la servitude. Quelques-uns, cependant, intimidés et par les ordres de leurs supérieurs et par les menaces des soldats prussiens, hésitent encore. Frémissant et les yeux pleins de larmes, ces braves, que l'obéissance à la discipline surtout arrête : conjurent leurs officiers de les ramener au combat. On vit alors de la tumultueuse colonne qui s'agitait au-delà de la frontière un cavalier, l'aide-de-camp du général en chef ; il pousse son cheval, rejoint les prisonniers, et s'arrêtant, le pistolet au poing, à vingt pas du groupe des généraux, il ajuste le principal d'entre eux et l'étend par terre en lui jetant une malédiction. Tous les soldats polonais se rallient alors sous leurs drapeaux, et ce corps brisé par tant de misère et de déceptions, cherche à se faire jour à travers le bataillon ennemi pour rentrer en Pologne. Quelques jours plus tôt il eût pu y parvenir ; mais alors cette entreprise devenait impraticable. Le temps perdu en perfidies de la part des généraux, en incertitudes de la part des troupes, avait tué l'insurrection. Et après une retraite désastreuse et plusieurs combats désespérés, enveloppés de tous côtés par les Russes, il fallait encore et définitivement se réfugier sur le territoire prussien. Quatre mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers et vingt pièces d'artillerie y déposèrent leurs armes. Un autre corps de deux mille hommes et de douze cents chevaux avait déjà subi le même sort. Plus de trois mille insurgés rentrèrent alors dans leurs foyers, et quelques

autres bandes s'obstinèrent, mais inutilement, à parcourir les bois et les marécages en faisant une guerre d'extermination à l'ennemi. Il restait encore environ trois ou quatre mille hommes de troupes réglées qui, sous la conduite d'un chef intrépide, résolurent de se frayer à tout prix un passage vers la Pologne. Tantôt combattant et tantôt échappant à l'ennemi par d'habiles manœuvres, ils traversèrent toute la Lithuanie en se dirigeant vers l'immense forêt de Bialowiez, dans laquelle, une fois parvenus, ils étaient à l'abri de toute poursuite. Ce fut par ces troupes héroïques que le comte Bialewski se vit confirmé dans les tristes nouvelles qu'il avait déjà reçues.

— Tout est fini, mon cher comte, lui dit un des principaux officiers qui était de ses amis : la Lithuanie est perdue pour la Pologne, et la Pologne elle-même ne peut plus être sauvée que par miracle. Les Russes nous suivent de près avec des forces supérieures ; avant deux heures leur avant-garde paraîtra dans la plaine. Toute résistance serait inutile ; et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de recueillir à la hâte ce que vous aurez de plus précieux et de nous suivre à Varsovie.

— Pensez-vous, répondit le comte, que nous ne pourrions pas arrêter l'ennemi devant cette portion, qui est maintenant assez bien fortifiée, et couvrir ainsi votre retraite !

— Nous ne consentirions pas, reprit l'officier, à vous laisser exposés à toute la furie des Russes : nous nous arrêterions donc ici pour y périr tout ensemble. Un devoir plus impérieux nous oblige à rentrer en Pologne pour défendre Varsovie avec nos compagnons. Venez donc avec nous, et si quelques-uns de vos gens veulent nous suivre, ils rendront un dernier service à la cause nationale !

— Vous avez raison, dit le comte, le désespoir n'est jamais permis à des gens de cœur, et nous devons tenter même l'impossible.

En parlant ainsi, le comte rentra dans le château, prévint Raphaël, sa fille et son fils du parti qu'il allait prendre, fit ses adieux au curé en lui donnant plein pouvoir sur ses domaines pour remédier par tous les moyens aux maux de la guerre, et rassemblant autour de lui tous ceux qui jusqu'alors avaient suivi sa bannière :

— Mes amis, leur dit-il, nous n'avons plus rien à faire en Lithuanie ; mais si la fortune a trahi notre courage, grâce à Dieu, elle ne l'a pas abattu. Que ceux donc qui ne sont pas satisfaits viennent prendre leur revanche en Pologne : vous êtes tous libres cependant de rester ou de partir. Pour moi, j'ai résolu de suivre ces intrépides soldats et de combattre avec eux. Je donne rendez-vous dans une demi-heure au bivouac de ces braves, à tous ceux qui voudront m'imiter.

A l'heure dite, trois ou quatre cents hommes déterminés se rangèrent autour du comte et fraternisaient avec les soldats polonais. Le signal du départ fut donné, et pour la seconde fois le comte fit un douloureux adieu au château de ses pères. La colonne marchait dans un profond silence et au pas de course, craignant toujours quelque surprise de la part des Russes, qui, très-supérieurs en nombre, manœuvraient pour les envelopper. Ils n'avaient plus qu'une ou deux lieues à parcourir pour toucher à l'impénétrable retraite de la grande forêt de Bialowiez, dont ils apercevaient à l'horizon, les cimes les plus hautes lorsque, en débouchant dans une plaine que traversait une petite rivière, ils aperçurent les escadrons russes qui accouraient au galop et se rangeaient sur la rive opposée pour disputer le passage.

— Nous n'avons rien à craindre, s'écria d'une voix forte le chef de la colonne, ce n'est que l'avant-garde. Baïonnette en avant ! mes amis, et ne tirez qu'à brûle-pour-point !

La colonne s'avance d'un pas intrépide : une partie s'élance sur le pont étroit qui joignait les deux rives : l'autre se jette dans la rivière, qui était guéable, et tous ensemble chargent la cavalerie russe avec une furie qui la force à s'ouvrir et à reculer. Elle se reforme cependant avec rapidité, et se déployant dans la plaine que les Polonais doivent franchir, elle s'efforce de les arrêter par des charges vigoureuses et à chaque instant répétées. Les soldats polonais, fermes dans leurs rangs, s'avancent toujours en présentant à l'ennemi une redoutable ligne de baïonnettes acérées. Malheureusement la troupe de partisans que conduit le comte, non moins courageuse, mais moins exercée, se laisse entamer par la cavalerie, que, sans s'ébranler, la met en désordre en pénétrant dans ses rangs ouverts. A la voix du comte, on se presse autour de Rosa, qui se trouve un moment au milieu d'une affreuse mêlée. Raphaël et Casimir se jettent en avant entraînant les plus intrépides avec eux ; ils arrêtent les cavaliers russes par leur audace, et donnent le temps à leurs amis de se reconnaître et de se rassembler. Un dernier effort, et l'ennemi recule ; mais au moment où Raphaël retenait Casimir